

REVUE ÉTRANGÈRE.

FRANCE.

MM. Goulard et Jules Simon sont sortis du Cabinet de M. Thiers, parce qu'ils ne pouvaient s'entendre, les idées trop avancées de M. Jules Simon ne convenaient pas à M. Goulard qui voulait par exemple restreindre le vote électoral en exigeant des électeurs un domicile de deux ans.

La situation devient de jour en jour plus critique. Le résultat des dernières élections supplémentaires prouve que le parti radical gagne du terrain dans les grandes villes, et on dit que les monarchistes, effrayés, essaient de s'entendre pour s'opposer au courant radical qui menace de tout emporter. Ils auraient l'intention de supplanter Thiers et de lui donner le duc d'Anmale pour successeur à la présidence. On dit que le comte de Larochefoucault, envoyé par les Légitimistes et les Orléanistes auprès du Comte de Chambord, est de retour. Il a eu une longue conférence avec l'exilé royal, mais on ne sait pas quel en a été le résultat. Il est autorisé cependant à déclarer fausse et absurde la rumeur que le Comte se propose d'adopter le fils de l'Empereur.

D'un autre côté on dit que le Ministère français va probablement subir un changement complet sur une base strictement républicaine.

On se demande ce que va faire Thiers placé entre les radicaux dont le nombre et les exigences augmentent et les monarchistes qui paraissent vouloir adopter une politique plus énérgique.

Il paraît évident que le parti conservateur-républicain dont M. Thiers est le chef, est menacé d'être débordé d'un côté ou de l'autre.

Les dernières dépêches annoncent que M. Casimir Périer a été nommé ministre de l'intérieur, M. Fourto ministre des cultes, Béranger, ministre des travaux publics, et M. Waddington, ministre de l'instruction publique.

Les autres ministres sont les mêmes.

Il est probable que M. Casimir Périer proposera la suspension des débats sur la politique générale de la République, jusqu'à l'évacuation complète du territoire.

Le *Messenger de Paris* dit que le Président est sorti victorieux de la crise, et qu'avec un ministère composé de républicains du Centre gauche, il peut espérer la paix et le calme.

Les monarchistes ne voient pas d'un bon œil la formation du nouveau ministère et surtout la nomination de M. Périer.

Une crise est imminente.

ESPAGNE.

Les élections pour les députés des Cortès Constituentes qui ont eu lieu samedi et dimanche ont donné le résultat suivant : 310 Fédéraux ministériels, 30 Radicaux extrêmes, 8 Internationaux, 10 Républicains indépendants et 30 Monarchistes.

Grande Bataille.—La bataille du 5 mai, à Puente de Eraul près Stella, en Navarre, a été la plus importante qui se soit encore livrée entre les troupes républicaines et les insurgés carlistes, et s'est terminée par la victoire complète de ces derniers, commandés par le général Dorregaray. Quatre jours auparavant les Carlistes, surpris à Pena Cerrada par une colonne républicaine, s'étaient enfuis vers les montagnes. D'autres troupes se joignirent à la poursuite, et les Carlistes continuèrent à fuir pendant quatre jours avec une telle rapidité qu'ils distancèrent de beaucoup leurs poursuivants, sauf la colonne du colonel Navarra composée de soldats de ligne appuyés par une batterie d'artillerie. Le général Dorregaray, voyant alors qu'il n'avait plus à faire qu'à un petit nombre de soldats, rallia les insurgés fugitifs et les rangea en bataille à Puente de Eraul. Ils étaient trois mille en tout, le centre commandé par Lisaraya, la gauche par Elio et la droite par Dorregaray. La colonne républicaine, arrivée peu après, prit position sur un plateau d'où son artillerie commandait les Carlistes. Après plusieurs escarmouches, la troupe, à 3 heures de l'après-midi, appuyée par le feu de l'artillerie marcha à l'attaque; mais, dès qu'elle fut à portée de fusils, les hommes de Lisaraya, qui étaient à l'abri sous les buissons, ouvrirent sur elle un feu meurtrier, pendant que le général Elio la prenait en flanc. Dans ces conditions désavantageuses la troupe put maintenir son terrain pendant près d'une heure; mais à 4 heures, elle fut contrainte de battre en retraite par la charge simultanée d'un corps de cavalerie et d'un bataillon d'infanterie. La retraite devint bientôt une déroute. Le marquis Valdespina, qui commandait la cavalerie rebelle, fut blessé au bras d'un coup de baïonnette. Les Carlistes estiment leur perte à 150 hommes, tant tués que blessés, et disent avoir fait 68 prisonniers, dont quatre officiers supérieurs. Ils prétendent aussi avoir capturé quatre canons, mais avoir été forcés d'en abandonner trois quand ils se retirèrent dans la montagne. Un correspondant du *Herald*, qui assistait à la bataille, n'a pas été revu depuis, et comme son cheval est revenu seul le soir au bivouac, on suppose qu'il a été tué ou blessé.

Le général Dorregaray, dans son rapport officiel, regarde comme décisive la victoire remportée à la bataille d'Evault, le 5 mai. Il dit que les républicains ont perdu 112 morts, 300 blessés et 30 prisonniers. Les Carlistes n'ont eu que 18 morts et 37 blessés.

Perpignan, 17.—Les journaux carlistes annoncent que Don Carlos est entré dans la province de Navarre le 14 courant. Il est à la tête d'une armée de 15,000 hommes, avec laquelle il est résolu de vaincre ou mourir.

ITALIE.

La Chambre des Députés, a adopté la première clause du pro-

jet de loi supprimant les ordres religieux. La votation a donné le résultat suivant : Pour, 386 ; contre, 13.

La seconde clause avec amendement telle que proposée par le Signor Ricasoli et accordant au Pape \$400,000 pour le soutien des généraux des ordres, a été adoptée. Pour, 220, contre, 198.

Un grand nombre de pèlerins sont attendus demain de Florence et l'on s'attend à une démonstration hostile de la part de la plèbe.

ROME.

On lit dans une correspondance de Rome publiée dans le *Journal de Québec*.

« Le Pape a repris à peu près ses habitudes et paraît complètement guéri de ses douleurs rhumatismales. Encore qu'il gémisse en voyant la criminelle obstination de ses ennemis, il prend le parti de traiter leurs attaques avec une sorte de mépris qu'il cache sous la plaisanterie. Il a dit au duc d'Edimbourg : — Jusqu'ici ils disaient que le conclave se tiendrait en présence de mon cadavre (*presente cadavere*). Maintenant ils imaginent qu'il se tient moi vivant !

A un diplomate il a dit en riant :

— « Que voulez-vous ? Dieu m'accorde de longs jours et la force de supporter les tribulations. Cependant, j'ai craint un instant que ces douleurs rhumatismales durassent *fort longtemps*. »

« Quand on lui parle des difficultés de la situation en Italie et en Europe, il répond par un mot qui peint la confiance inébranlable. — *Ne nous pressons pas ; gagnons du temps.* »

« Chaque jour le Saint-Père reçoit le matin quelques personnages de marque : Dimanche c'était S. A. R. le prince Alfred d'Angleterre, duc d'Edimbourg, lequel visite Rome en compagnie de Mgr. Howard, et de Pierre Galvez, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la république du Pérou. Hier c'était le baron Figuereda, ministre du Brésil ; ce matin, M. le comte de Thoman, ministre du Portugal ; puis, M. le baron de Hubner, ancien ambassadeur d'Autriche.

« Dans l'après-midi jusqu'au soir, Pie IX expédie les affaires ecclésiastiques courantes avec les secrétaires des congrégations.

« Sa bonne mine est parfaite. Il a l'œil vif, la parole animée l'esprit prompt comme toujours. Un de nos diplomates me disait : En baisant sa main, je l'ai trouvée douce et fraîche comme celle d'un enfant.

« On parle beaucoup de l'arrivée prochaine de l'impératrice de Russie et de l'offrande d'un million qu'elle présentera à Sa Sainteté.

On continue d'annoncer un jour, que le Pape est malade, et le lendemain, qu'il est mieux.

On s'attend à Rome et en Italie à une persécution ouverte et à des mesures de rigueur contre les catholiques, tout comme en Prusse et en Suisse. Jamais la position n'avait été aussi tendue ni aussi difficile pour les catholiques. L'horizon est noir, très noir. Ce qui ajoute à la perplexité des catholiques, c'est la tournure que prennent les choses en France.

RUSSIE.

Les troupes russes ont fait de grands et rapides progrès. Si Khiva n'est pas pris, il est au moins en grand danger. Le Khan alarmé a ordonné une levée en masse pour résister à l'invasion.

PRUSSE.

Les Corporations Religieuses en Prusse.—Le gouvernement a résolu de prononcer l'expulsion des rédemptoristes, des lazariques et des congrégations du Saint Esprit et du Sacré Cœur, ainsi que toutes les personnes cloîtrées, si elles n'ont laissé le pays avant six mois.

On ne peut trop louer les vertus du Liquide de Jacobs.

Les Pilules du Dr. Colby font disparaître les Boutons en Purifiant le Sang.

NOS GRAVURES.

PROVANCHER.

L'une de nos gravures représente Provancher partant pour le Nord-Ouest où il se rend en qualité de commissaire. On se rappelle que notre ami partit, il y a trois ans, pour la Rivière-Rouge en compagnie de l'hon. M. Macdougall et que les Métis ne voulurent pas les laisser entrer dans le royaume qu'ils allaient gouverner. Nous espérons qu'il sera plus heureux cette fois, et que les Sioux seront plus polis que les Métis. Ce n'est pas pour lui qu'ils aiguissent leurs grands couteaux. Malgré tout le plaisir qu'ils auraient à scalper notre ami, ils ne commettront pas cet acte de barbarie, et nous pourrions revoir notre ami avec son épaisse chevelure. D'ailleurs s'il peut leur parler une minute seulement, ils seront heureux de le conserver et ne voudront plus se séparer de lui.

LA HALLE AUX ÉMIGRÉS.

Il y a jeudi huit jours, dix-sept cents émigrés arrivaient à la halle des Tanneries pour de là se diriger vers Ontario où ils allaient tous s'établir. Parmi les émigrés se trouvaient 140 petits garçons que Mademoiselle Macpherson conduisait à Belleville, après les avoir ramassés en quelque sorte dans les rues de Londres. Peu de temps après leur arrivée, les jeunes gens furent divisés en compagnies et menés au dîner où ils firent honneur à la table. Ils sont représentés dans cet intéressant moment. C'est une bonne œuvre que celle de tirer du boubrier de Londres tant de petits malheureux pour en faire ici des citoyens utiles.

LE MARCHÉ AUX FLEURS.

La partie de *Covent Garden* réservée aux fleurs présente, le printemps, un coup-d'œil ravissant. Pendant deux mois le marché n'est pas assez grand pour la foule qui s'y presse.

Le prisonnier après avoir entendu cette déposition, posa au défunt les questions suivantes :

Q. Lorsque je me suis emparé du fourgon ne m'avez-vous pas dit en me heurtant que vous me casseriez le nez ?

R. Non.

Q. Un jour de la semaine dernière, ne vous ai-je pas demandé à me servir de votre fourgon, et lorsque nous nous sommes querellés une première fois, ne vous ai-je pas dit que je vous le rendrais ?

R. Oui.

Q. Lundi dernier, ne m'avez-vous pas réclamé comme étant le vôtre le fourgon que j'avais en ma possession ?

R. Oui je l'ai fait, car c'était le fourgon dont je me servais depuis que je suis arrivé de la Pointe St. Charles.

Q. Ne vous ai-je pas fait remarquer que le fourgon appartenait au Grand Tronc, et sur cette observation ne m'avez-vous pas menacé de me casser le nez ?

R. Oui.

Q. Ne vous ai-je pas dit que je ne me battrais pas, que les règlements de la Compagnie du Grand Tronc s'y opposaient ?

R. Je ne l'ai pas entendu.

Q. Richard Clark assistait-il à notre altercation ?

R. Il se tenait à vingt pieds de là, à la porte du bureau de l'express.

Q. Lorsque vous êtes tombé ne vous ai-je pas dit : « Etes-vous blessé, Jimmy ? » et ne m'avez-vous pas répondu « Oui, » ajoutant que si vous le pouviez vous me frapperiez ?

R. Je crois avoir dit cela.

Q. N'ai-je pas aidé à vous transporter dans le bureau ?

R. Oui.

Q. Pensez-vous que c'est avec malice que je vous ai renversé ?

R. Je le crois.

Q. Si vous mourez, voulez-vous me pardonner ?

R. Non.

Armstrong est mort peu d'heures après avoir donné sa déposition. Sa dernière réponse sera, bien entendu, interprétée d'une manière favorable à Quigley. Une enquête a eu lieu et Quigley a été arrêté.

FAITS DIVERS.

ROMAN.—Il y a trente-deux ans, un enfant de trois ans appartenant à la famille d'un charpentier du nom de Richard, demeurant dans le quartier St. Roch, rue Richardson, disparaissait subitement. Le père et la mère éplorés firent les recherches les plus minutieuses, demandèrent à grands cris leur enfant aux quatre points cardinaux du pays. Recherches infructueuses. L'enfant n'avait été vu nulle part. Personne ne put leur donner le moindre renseignement sur lui. On le croyait bien et dûment mort, et on le pleura longtemps.

Il y a dix à douze jours, un des frères du jeune enfant perdu, se rendit à Montréal, où il demeure actuellement et entra pour affaires chez un chapelier du nom de Richmond. En entrant il fut frappé de la ressemblance du maître de la boutique avec les gens de sa famille, ses enfants. Il retourna chez lui et écrivit à Madame Richard sa mère, faubourg St. Charles, une lettre dans laquelle il lui parla de cette particularité.

Après avoir écrit la lettre, il revint chez le chapelier Richmond et de question en question, il découvrit que celui-ci avait été enlevé à Québec par une indienne lorsqu'il était très jeune, que cette indienne lui avait déclaré la chose sur son lit de mort, et lui avait dit de plus qu'il s'appelait Richmond.

Le chapelier fit des recherches à Québec pour retrouver sa famille. Ses démarches furent couronnées d'insuccès à raison de son nom changé par la vieille indienne qui l'avait oublié.

Dans une seconde lettre M. Richard écrivit tous ces détails à sa mère. Celle-ci s'enquit de son fils et la personne en question ne portait pas certaines marques sur lui.

On répondit affirmativement.

Madame Richard se rendit à Montréal et dans une entrevue avec le chapelier lui dit qu'il portait sur lui telles ou telles marques.

C'était exact, et il n'y avait plus à douter de l'identité du fils perdu.

Le lendemain il était au milieu de sa famille.

Il n'est pas besoin d'ajouter qu'on a tué le veau gras.—*D'Évènement.*

L'OPINION DU PROPHÈTE.—Rien n'est sacré pour les reporters. Il s'en est trouvé un qui a osé faire subir le supplice de l'entrevue au prophète lui-même, à Brigham Young. La question indienne a fait le sujet de l'entretien, et l'apôtre des saints-derniers-jours a exposé franchement ses vues. Il a rappelé que lorsque, en 1847, il s'est établi dans l'Utah, il n'avait que 140 hommes blancs avec lui, et était entouré de multitudes d'Indiens hostiles, mais il a essayé de gagner leur amitié par un moyen bien simple et qui lui a parfaitement réussi : il ne les a jamais trompés, et toutes les promesses qu'il leur a faites il les a tenues. De leur côté, ils n'ont jamais failli aux leurs. Brigham Young attribue l'hostilité des Indiens aux vols sans nombre dont ils ont été et sont journellement victimes de la part d'agents du gouvernement, aux déceptions répétées qu'ils ont subies et qui leur ont fait perdre toute confiance dans l'honneur et l'intégrité de quiconque représente à un titre quelconque le gouvernement américain. Si les Modocs ont massacrés les commissaires de la paix, c'est dans la persuasion que ces commissaires ne cherchaient qu'une occasion de les faire massacrer eux-mêmes, comme la chose du reste était souvent arrivée, lors notamment de l'infâme trahison de Wright. En résumé, Brigham Young pense qu'il faut faire la paix à tout prix, ou que tout l'ouest sera prochainement ravagé par une guerre indienne générale.

—Il y a autant de genres de rires que de voyelles.

Les personnes qui rient en *A* sont franches, inconstantes, amoureuses du bruit et du mouvement.

Les rires en *E* est le propre des flegmatiques et des mélancoliques.

L'*O* indique la générosité dans les sentiments et la hardiesse dans les mouvements.

L'*I* rire des enfants et des personnes naïves, dénote une nature serviable, dévouée, mais timide, irrésolue.

Évitez ceux qui rient en *U* ; ce sont les avarés et les misanthropes.

—A une messe de mariage...., qui est fort distrait, se penche vers son voisin :

—Est-ce que vous irez jusqu'au cimetière ?